

Collection : Entretiens

Yana Grinshpun : la subversion soviétique, un modèle pour le frérisme ?

20.04.2025

Florence Bergeaud-Blackler

© Centre Européen de Recherche et d'Information sur le Frérisme <https://cerif.eu>

Table des matières

1. Introduction	1
2. Dialogue	1

Le site du Centre Européen de Recherche et d'Information sur le Frérisme est accessible ici <https://cerif.eu>

*Toutes les vidéos du CERIF sont disponibles sur <https://www.youtube.com/@PodcasCERIF>
Egalement disponibles en audio sur Spotify, Deezer, Ausha, Amazon etc.*

La vidéo de cette transcription est accessible ici : https://youtu.be/cXpvHwWWxnA?si=txobpI2QNNDpW9Mr_

1. Introduction

Je recevais le 12 mars 2025, Dr Yana Grinshpun linguiste et Maître de conférence à l'Université Sorbonne Nouvelle, autour du thème de la subversion. La question que je souhaitais lui poser était la suivante. Le frérisme a-t-il été influencé par les méthodes subversives employées par les soviétiques contre les sociétés occidentales ?

Florence Bergeaud-Blackler : Je distingue deux djihads, cette guerre sainte destinée à islamiser les territoires et les sociétés. Un djihad offensif et militaire qui utilise des méthodes violentes, terroristes, contre les infidèles non musulmans ou pas assez musulmans à son goût. Il existe un autre djihad qui n'utilise pas directement la violence physique, mais plutôt la contrainte psychologique et que l'on pourrait appeler le djihad subversif. Il est la forme dominante utilisée dans les sociétés sécularisées par les frères musulmans. La subversion consiste à retourner la force de l'ennemi contre lui-même sans qu'il ne s'en rende compte, obtenir qu'il modifie son comportement, qu'il renie ses valeurs par son propre consentement. Subvertir une société consiste en un processus patient qui utilise la diversion, la démoralisation, le double discours. Les maîtres dans l'art de la subversion sont sans doute les soviétiques, mais ils ont été inspirants pour d'autres idéologies, notamment sans doute pour les frères musulmans. Pour aborder cette question, j'ai invité le Dr Yana Grinshpun, linguiste et maître de conférences à Paris-Sorbonne-Nouvelle. Yana a en effet un profil particulièrement intéressant puisque cette enseignante franco-israélienne a vécu une partie de sa jeunesse en Russie soviétique avant de venir en France. Elle étudie et fréquente par ses fonctions les milieux universitaires qui sont, et on le voit depuis le 7 octobre, des lieux de diffusion de l'idéologie frériste et de ses alliés de la gauche radicale qui considèrent, par exemple, que le terrorisme du Hamas c'est de la résistance.

2. Dialogue

Yana, bonjour. C'est à la linguiste que je m'adresse. Est-ce que la subversion d'une société ne commence pas toujours avec le détournement du sens des mots ?

Yana Grinshpun : Bonjour Florence et merci de votre invitation. Oui, bien sûr. Toute idéologie et toute diffusion de l'idéologie commence avec les mots et par les mots. Et je vais tout de suite donner un exemple des mots qui sont utilisés à l'université, et surtout depuis le 7 octobre. C'est le terme que vous avez utilisé, le terme de résistance. Le terme « résistance » est souvent entendu, et cela depuis des années 60, il faut le préciser, depuis le discours de De Gaulle, après la victoire d'Israël dans la guerre des Six Jours. Il parle de la résistance. À l'époque, il ne parle pas du peuple palestinien que les Arabes mènent contre l'occupant.

Alors c'est un terme intéressant, pour s'arrêter juste à cela, parce que dans notre imaginaire, l'imaginaire européen, la résistance renvoie à la deuxième guerre mondiale. C'est là où commence la subversion. Ceux qui sont résistants, ils résistent aux occupants. Et ceux qui sont occupants sont les nazis. Donc vous voyez, l'inversion commence déjà par cette idée, l'idée de la résistance au mal. Et dans le cadre du 7 octobre, en tout cas dans les universités, le mal ce sont les juifs, on n'utilise pas ce mot parce que c'est un mot qui peut être mal vu, ce sont les sionistes.

Mais le problème avec ce mot consiste à sa confusion sémantique avec le vocabulaire que vous avez appelé frériste, je dirais peut-être islamique, parce que le terme résistance, on le rencontre ne serait-ce que dans le nom du Hamas, c'est un mouvement de résistance, al-Muqarmimiyah en arabe, Cela veut dire la résistance à tout ce qui n'est pas islamique, à tout ce qui n'est pas musulman, en fait, pour l'islam radical. Et donc, tant dans la charte du Hamas que dans la charte de l'ELP, on utilise le terme résistance non pas dans le sens moderne européen, mais dans le sens islamique. C'est la résistance à tous ceux qui ne veulent pas devenir des vrais musulmans.

Or, ce qui se passe dans nos sociétés aujourd'hui, c'est la méconnaissance de cette confusion sémantique qu'on retrouve par ailleurs et l'emploi de ce mot du point de vue européen. Ce qui sert beaucoup l'idéologie frériste. Et je dois préciser que je trouve très intéressant votre manière d'employer le terme frérisme parce qu'il ne s'agit pas de la confrérie des frères musulmans, mais il s'agit de l'ensemble idéologique qui pourrait être comparé à celui qu'on a connu en Union soviétique. C'est comme le communisme. T'es pas obligé d'être le membre du parti communiste, on pouvait être communiste croyant comme on n'est pas obligé d'être membre de la confrérie pour être frériste et éprouver, croire, pratiquer cette idéologie.

Et donc, nous assistons à une véritable subversion qui, elle, elle a été insufflée, si je peux dire, par les fréristes, à la société occidentale. Parce que ce sont des gens extrêmement intelligents, je crois qu'on ne connaît pas vraiment leurs capacités. Et cette idée de la subversion et le jeu de mots a été déjà proposé dès le début,

puisqu'on parle de la confrérie, par le cofondateur de la confrérie Hassan Alban, dont vous avez bien parlé.

Florence Bergeaud-Blackler : Le fondateur, bien sûr.

Yana Grinshpun : C'est ce qu'il dit dans ses épîtres, puisqu'il a écrit de nombreux épîtres, en s'adressant aux jeunes et en donnant des conseils de la manière dont on peut subvertir les sociétés où ils doivent entrer.

Florence Bergeaud-Blackler : Alors ils n'utilisent pas le terme subversion, c'est dans l'analyse que nous le reprenons.

Yana Grinshpun : Bien sûr que non, c'est notre analyse, c'est de la métalangue qu'on utilise pour parler de la subversion. Mais toute idéologie commence avec cela. Je vous donne un autre exemple. Ce n'est pas tout à fait l'exemple de la subversion, mais c'est un exemple de l'importance des mots. Par exemple, tout le monde sait que les services de renseignement israélien ont failli le 7 octobre. Alors une des raisons, c'est le problème des mots.

Parce que le plan, le programme du Hamas qui était préparé depuis très longtemps avait un nom en arabe qui s'appelait le jour du dernier jugement. Avec la citation de la fameuse Sourate où Mohammed monte au ciel, donc fait le voyage nocturne, monte au ciel. Et donc il y a beaucoup de versets de cette Sourate qui sont consacrés à la malédiction contre les juifs. Donc c'était le nom en arabe.

Les Israéliens n'ont pas bien interprété le nom qu'ils ont donné à cette opération, le nom, les murs de Géricault. Ça n'a rien à voir. Et ils se sont trompés dans la manière de voir les mots, car dans la tradition islamique et surtout dans la tradition des frères musulmans, le Hamas étant le mouvement inspiré par les frères musulmans, tout a un sens. Nous ne le savons pas, parce que quand, par exemple, vous prenez les services de renseignement américains ou européens, à leurs opérations, ils donnent des mots qui n'ont pas de sens, pour que personne ne puisse comprendre de quoi il s'agit. Or, les musulmans du Hamas ont donné le sens très clair à ce mot. C'est la fin, en fait, si vous voulez. Les Israéliens n'ont pas su l'interpréter.

Il en est de même avec le nom de l'opération Deluge Al-Aqsa. Al-Aqsa, ce n'est pas une mosquée, contrairement à ce que tout le monde pense. C'est le complexe des mosquées que construit l'ancien temple de Jérusalem. Et donc, le Deluge Al-Aqsa, ça veut dire le Deluge du sang qui va couler pour gagner Al-Aqsa. Personne n'a fait attention à cette sémantique-là. Donc là, ce n'est pas de la subversion, c'est qu'ils nous servent le mot, mais ils comptent sur l'ignorance, vraiment ignorance, européenne, occidentale, dans la manière d'analyser l'idéologie adverse.

Florence Bergeaud-Blackler : C'est ça. Finalement, ils emploient le double discours, mais nous ne comprenons pas cela, nous n'avons pas suffisamment analysé cela. Le double discours, en France, c'est Tariq Ramadan qui a inauguré magnifiquement, on peut dire, cette technique de subversion, et je le définis moi de la manière suivante, c'est la capacité pour un individu de s'adresser à deux auditoires en même temps, tout en faisant croire à chacun qu'on ne s'adresse qu'à lui.

Pour résumer, ce double discours est employé, alors on l'a dit par Tariq Ramadan, mais par d'autres personnages comme Tariq Oubrou, personnages qui sont dans la confrérie ou autour de la confrérie. Puis il y a un autre récemment qui s'appelle Elias Dimzalen qui a donné une définition de l'islamophobie et de la lutte contre l'islamophobie en disant mais ce n'est pas de la discrimination, que c'est pas contre la discrimination que nous luttons, nous luttons contre le fait qu'on nous empêche que l'islam soit visible et politique.

Alors c'est extraordinaire, je passerai d'ailleurs cet extrait dans cette vidéo. Et là, on voit qu'il va, pour convaincre ses alliés, il s'adresse à la gauche radicale, utiliser tous les termes qui font sens dans l'imaginaire de la gauche. Donc évidemment, le mot résistance, le mot révolution, intifada ça devient révolution, etc. Donc tous les termes islamiques sont transposées dans le langage de la gauche révolutionnaire, de la gauche radicale. Ça, c'est quelque chose que j'ai remarqué. Est-ce que vous avez des choses à dire à ce sujet ?

Yana Grinshpun : Oui, bien sûr. Mais c'est une évidence. Al-Qaradawi, par exemple, prêchait, préconisait d'utiliser le langage de l'ennemi pour pouvoir lui parler sa propre langue. Et c'est tout un art. Vous avez parlé du djihad, par exemple. Alors, je vous donne un exemple du djihad.

Quand en 1964, l'OLP, l'Organisation de libération de la Palestine, est créée grâce aux efforts de l'Union soviétique et du KGB, et aux pays arabes, la Ligue arabe, ils écrivent leur charte. Donc la première charte est écrite en 1964. Elle est annoncée en 1968 au CAIR. Et le 9e article de la Charte dit que la Palestine doit être libérée par la lutte armée. Alors ils n'utilisent pas le terme djihad.

Il faut savoir qu'Yasser Arafat est un frère musulman, proche du grand moufti de Jérusalem, Khadjamin al-Hosseini, qui connaît très bien les textes de Hassan al-Banna et de Saïd Qutb. Mais il sait très bien à qui il doit s'adresser. Et donc, dans cette charte, il parle de la lutte armée. Ça parle aux européens de l'époque, parce que c'est une époque postcoloniale, où il s'agit de libérer les pays colonisés.

Donc le terme lutte armée et la révolution, ça marche, parce que ça parle à la conscience européenne, et ça marche parce que les intellectuels européens, notamment Sartre, s'il faut parler des noms, il dit que finalement, la lutte armée,

le terrorisme, c'est la seule cause qui peut aider les opprimés. Donc la lutte armée, c'est la traduction du mot djihad. C'est ça dont je parle.

Et c'est exactement la même chose pour beaucoup de textes qu'on peut lire émanant des fréristes. Parce que je pense que finalement, on est tout à fait capables, et on a un droit d'appeler l'ELP, enfin tout ce qui en émane, comme l'émanation de cette idéologie frériste, même si le langage de l'ELP a été construit grâce à l'aide des spécialistes soviétiques aussi, qui connaissaient parfaitement la mentalité occidentale, pour vendre, en quelque sorte, cette lutte aux Européens.

Florence Bergeaud-Blackler : Et en particulier à la gauche, qui est sensible évidemment à ces thèmes.

Yana Grinshpun : Bien sûr, parce que la gauche, c'est la gauche révolutionnaire, c'est la gauche qui veut changer l'état du monde. Anticapitaliste, etc. Anticapitaliste et anti-impérialiste.

Florence Bergeaud-Blackler : Même si le frérisme, lui, je l'ai démontré dans un livre sur le marché halal, est tout à fait compatible avec le capitalisme néolibéral.

Yana Grinshpun : Bien évidemment, mais tout le discours des fondateurs des frères musulmans, c'est un discours qui est construit sur la critique de l'impérialisme occidental. Alors que l'idée des frères, ou l'idée, si vous voulez, de l'islam politique, ça vous le savez mieux que moi, c'est une idée impérialiste, conquérante.

Et donc, en fait, il faut toujours accuser l'ennemi de ce que nous faisons en nous-mêmes. C'est quand même un grand classique de l'idéologie. Et c'est ce que font exactement les fréristes, les djihadistes, les islamistes. Tous ces mouvements accusent les sociétés qu'ils veulent conquérir de leurs propres projets. Et ça marche.

Parce que toute la gauche était tout à fait sensible à l'anti-impérialisme. D'où ça vient. Eh bien ça vient de l'Union soviétique encore. Parce que la gauche française a fait l'allégeance à l'Union soviétique à l'époque, même si après, ils les ont reniés, tout en tournant vers le maoïsme, le ho chi minisme, le castrisme et d'autres idéologies totalitaires. Mais toujours avec ces mêmes mots. Ce que les fréristes comprennent parfaitement. Parce que ce sont des gens d'une intelligence supérieure et il ne faut jamais l'oublier.

Florence Bergeaud-Blackler : Et donc ce double discours, vous l'avez vous-même connu, cette subversion, vous l'avez connue lorsque vous étiez enseignante peut-être dans la Russie soviétique, je ne sais pas, vous étiez étudiante ?

Yana Grinshpun : Je suis partie quand j'avais 16 ans. Donc j'ai quand même pu vivre tout, pratiquement toutes les étapes de l'endoctrinement soviétique. Et

peut-être que ça mérite d'être expliqué, parce que ce que j'observe aujourd'hui en voyant la manière d'agir des islamistes ou des fréristes, de tous ces gens qui veulent, en fait, infiltrer l'espace européen, ça me rappelle vraiment la manière de fonctionner de la propagande soviétique.

Alors je vais vous donner plusieurs exemples qui sont assez intéressants. Nous avons vécu toujours, avant de partir de l'Union soviétique, dans ce double langage. Donc on le connaît par cœur, et c'est peut-être pour ça que j'ai commencé à m'intéresser au fonctionnement des idéologies, et notamment à l'idéologie des frères. Ce qui ressemble beaucoup, même si ce n'est pas la même chose, à ce que nous avons vécu sur notre propre chair à l'Union soviétique.

On allait à l'école et il fallait bien évidemment parler des leaders de l'Union soviétique, du communisme. On portait aussi les badges, c'est-à-dire qu'on était obligés d'appartenir au mouvement. D'abord quand on était petits, des petits enfants de Lénine, ensuite les enfants de Lénine, ensuite les... Les suiveurs de Lénine, ça tournait toujours autour de Lénine. Et si vous vouliez réussir en Union soviétique, il fallait absolument être membre d'une organisation qu'on appelait Komsomol, ensuite être membre du Parti communiste, etc.

Et donc, un exemple, j'avais 9 ans et j'étais responsable de l'information politique. Parce que dans les écoles soviétiques, tous les matins, on commençait avec l'information politique du monde. Et je devais préparer les extraits du journal Pravda, du journal Izvestia. C'était deux grands journaux qui parlaient du capitalisme, de l'impérialisme, et de l'avancement vers la justice de la grande société soviétique.

Donc je faisais ça, et je rentrais à la maison, et j'entendais un autre discours. Et un jour, je me souviens, dans notre milieu, dans le milieu... C'était pas vraiment le milieu de la dissidence, mais c'était le milieu qui savait parfaitement que l'extérieur, c'était le mensonge total, et à l'intérieur, on pouvait se détendre. On faisait beaucoup de blagues sur les leaders soviétiques, qui n'étaient pas toujours très brillants. Et je me souviens que la cible principale de ces blocs, c'était Brejnev. C'était une grande époque où Andropov était le chef du KGB. Et en fait, c'est une époque où toutes les idéologies de l'OLP ont été mijotées dans les officines du KGB.

Pourquoi j'en parle ? Parce que quand Brejnev est mort, j'avais à l'époque 8 ans, on arrive à l'école et notre maîtresse dit « Les enfants, levez-vous, pleurez ». Pourquoi pleurer ? Pourquoi est-ce qu'il faut pleurer ? Parce que notre grand leader Brejnev est mort. Alors c'était très difficile de pleurer. Et quand on vous oblige à pleurer, vous avez une réaction tout à fait inverse. On a commencé à rire. Et donc mes parents ont été appelés à l'école. On leur a expliqué que moi je ne me suis pas bien comportée parce que je n'ai pas respecté le deuil sur la mort de Brejnev. C'était

très difficile de le faire parce que mes parents racontaient des blagues sur Brejnev du matin au soir. Voilà, donc ça c'est un exemple.

Deuxième exemple de ce double langage, dans les années 90, en 89, le rideau de fer s'est un peu ouvert. Et donc ça s'est traduit par les échanges entre les écoles soviétiques et les écoles américaines. Et j'ai étudié dans un lycée anglophone, donc je connaissais très bien l'anglais, il fallait passer un concours pour pouvoir aller aux États-Unis. Le concours était jugé par des professeurs anglophones qui sont venus de Méric, du Canada, etc.

Et donc je gagne le concours, j'ai la première place. Et la directrice de l'école me dit... Mais tu sais, tu sais quel est le problème ? Bien sûr que tu as gagné le concours, bien sûr que tu es le meilleur, mais tu ne peux pas y aller. Tu sais pourquoi ? Je dis oui, je sais, je comprends. Je suis juive. Et donc les juifs ne peuvent pas vraiment sortir avant les années 90 de l'Union soviétique.

La directrice de l'école me dit, mais est-ce que tu ne pourrais pas chercher quelque chose qui pourrait te permettre de sortir, d'aller là-bas ? Parce que quand même, on doit reconnaître que tu as gagné le concours. Et là, à l'illumination, je dis ah bah oui, mais mon père, il a un certificat de kolkhoznik. Le mot kolkhoz, c'est un mot qui ouvrait beaucoup de portes. Kolkhoz, c'est une sorte de ferme agricole où tout appartient à tous. Et en fait, il ne faisait rien de tout cela, mais c'était un certificat faux qui lui permettait de faire, de gagner de l'argent.

Et donc ce certificat, où il était marqué que mon père était Cole Krosnick, m'a ouvert les portes. Donc c'était le mot magique, le mot de l'idéologie, le maître mot, comme on dit, qui m'a permis d'aller aux États-Unis dans les années 80... Oui, c'était 89. Mais, puisque je faisais partie de la délégation, et il y avait aussi d'autres minorités qui ont suspecté de ne pas être très loyales à l'Union soviétique, il y avait dans notre délégation les membres du KGB qui nous surveillaient. Voilà. Donc ça, on le sait très bien, ce double langage. On peut faire ce qu'on veut. Mais si on montre notre certificat du kolkhoznik ou du membre du parti, ça va.

Florence Bergeaud-Blackler : Alors vous m'avez dit que vous ressentez à l'université aujourd'hui, et vous m'expliquerez quel lien ça peut avoir avec le frérisme, cette espèce de contrôle. Est-ce que vous pouvez développer ça ? Vous êtes venue après donc en tant que linguiste enseignée à la Sorbonne-Nouvelle. Pourquoi est-ce que vous ressentez aujourd'hui le même contrôle sur vous, sur votre parole ?

Yana Grinshpun : Alors une chose importante, les universités françaises sont traditionnellement de gauche. Ce n'est pas une lutte d'esprit, c'est le résultat des recherches, c'est le résultat des enquêtes et des sondages, bien évidemment. Donc

l'idéologie de la gauche est prégnante dans les universités françaises. Ce ne sont pas les lieux...

Florence Bergeaud-Blackler : De la gauche ou de la gauche radicale ?

Yana Grinshpun : Les deux. Aujourd'hui, les deux. Ça a été toujours la gauche. Et quand on parle de la gauche radicale, il faudrait bien définir de quoi il s'agit. Parce que si on prend les années 68, ce sont les années charnières dans le fonctionnement de nos universités, on voit que l'université, c'est une pépinière de pires idéologies du XXe siècle. À l'université française, en 68, vous avez la présence des maoïstes, des trotskistes, des hochémunistes, des castristes qui défendent, en fait, toutes ces erreurs que nous avons connues de l'autre côté. Ça, c'est le début.

Florence Bergeaud-Blackler : Sans les connaître, d'ailleurs, la plupart.

Yana Grinshpun : Ils ne connaissent rien du tout. Je vous donne un exemple. En 68, l'Union soviétique est en train de conquérir la Tchécoslovaquie de l'époque. Et les dissidents russes sortent sur la place rouge en 68 pour protester contre cette invasion, contre ce véritable impérialisme. Personne n'en parle ici. Donc ces gens-là vont en prison. La moitié de ces dissidents qui protestaient contre le colonialisme de l'Union soviétique se retrouvent dans les asiles psychiatriques, dans les prisons psychiatriques. D'autres sont envoyés au goulag. Personne n'en parle dans les universités françaises en 68.

Que font les étudiants et que font les enseignants aussi de ces universités ? Ils soutiennent Mao Zedong par exemple, la rééducation, la révolution culturelle. Plus il y a des exemples des professeurs français qui ont été à l'époque en Chine et qui étaient dans les camps de rééducation et qui ont, en rentrant en France, qui étaient réintégrés dans le CNRS. C'est-à-dire que ce sont quand même des faits incontestables.

Par ailleurs, en 1967, ce sont les maoïstes qui ont introduit dans l'université française les comités palestines. Et ces comités palestines ont été créés aussi grâce à la collusion entre le KGB et la ligue arabe. C'est aussi l'année de l'OCI, l'organisation de la conférence islamique, qui participe de manière très active.

Florence Bergeaud-Blackler : Et dont les idéologues étaient les frères musulmans. Ils ont été très importants dans la rédaction de la charte, etc. 56 pays.

Yana Grinshpun : De l'OCI, ce sont des pays musulmans. Bien évidemment, en 90, ils éditent la charte des droits de l'homme en islam. Où ils disent que la liberté va jusqu'au moment où on touche à l'islam. On critique, on interprète, etc. Et donc ces communautés palestines occupent une place importante, on le voit aujourd'hui. Par ailleurs, dans les années 90, la cause palestinienne, ce qu'on appelle la cause palestinienne, s'islamise. Et donc, on voit apparaître dans les

universités beaucoup d'organisations qui se présentent comme les organisations de charité. Mais en fait, ce sont les organisations islamiques.

Florence Bergeaud-Blackler : Comme BDS, par exemple ?

Yana Grinshpun : C'est un mouvement de boycott. Le BDS, c'est une filiale d'une grande pyramide des mouvements islamistes.

Florence Bergeaud-Blackler : Pro-palestiniens.

Yana Grinshpun : Bien sûr, mais pas que pro-palestiniens. Bien sûr, pro-palestiniens, c'est leur but, c'est l'extermination d'Israël et si possible des juifs. Mais ça, c'est une parenthèse.

Florence Bergeaud-Blackler : N'allons pas si vite, c'est BDS, Boycott, Disinvestissement, Sanctions. Donc c'est un mouvement de boycott économique au départ.

Yana Grinshpun : Tout à fait.

Florence Bergeaud-Blackler : Ou qui se présente comme ça.

Yana Grinshpun : Pour ne pas faire des digressions et ne pas perdre nos auditeurs. Effectivement, le mouvement BDS entre aussi à l'université française. Ce mouvement est lié aux organisations terroristes, comme par exemple FPLP, le Front populaire.

Florence Bergeaud-Blackler : De l'égalisation de la police.

Yana Grinshpun : Tout à fait. Bien sûr, bien sûr. Mais non seulement on a des preuves, on a aussi des gens aujourd'hui au sein des universités françaises qui sont affiliés directement au front populaire de la libération de la Palestine. Ils ne se cachent pas de cela. Ils ne sont pas arrêtés. Je vais y arriver.

Alors le BDS, effectivement, c'est un mouvement qui a été créé paradoxalement en Israël, parce que le fondateur de ce mouvement, il étudie à l'université de Tel Aviv. Il faisait sa thèse à l'université de Tel Aviv. Tout un écrivain les appelle à boycotter... C'était un juif ou un musulman ? Non, c'était un musulman. Omar Barghouti, c'est un nom très connu. C'est tout un clan qui œuvre à la subversion de la société occidentale.

Lui, il a trouvé ses entrées en écrivant un petit livre qui s'appelle « Boycott des Investment Sanctions », qui a été traduit en français, où il explique les étapes de ce boycott. Et ce boycott s'inscrit dans le programme des frères musulmans, ou des fréristes, pas forcément des frères musulmans, c'est un programme que Barghouti suit tout en écoutant les prêches d'Al-Qaradawi qui expliquaient comment il faut agir. Et donc, ce qui est très intéressant, les Israéliens protestent contre la

présence d'Omar Barghouti, mais le recteur de l'Université de Tel Aviv le défend en disant que c'est la liberté de l'expression, et il a tout à fait le droit de faire ce qu'il fait.

Florence Bergeaud-Blackler : C'est ça l'influence de la gauche, y compris dans les universités israéliennes ?

Yana Grinshpun : Bien sûr, parce qu'ils ne comprennent pas de quoi il s'agit, ils ne comprennent pas que ce n'est pas uniquement la liberté de l'expression.

Florence Bergeaud-Blackler : Parce qu'ils sont toujours dans leur idée d'une révolution. Ils n'arrivent pas à comprendre le langage manipulé par les islamistes pour apparaître de gauche et pour les convaincre d'être leurs alliés. Ils ne font pas cette différence, ils n'arrivent pas à décoder en fait.

Yana Grinshpun : Alors il y a un plus, c'est commun à la gauche israélienne ou à la gauche européenne ou à la gauche américaine, c'est l'idée de la morale. Parce que c'est une gauche morale. Et pourquoi elle est morale ? Parce qu'elle considère que les musulmans, en général, sont des opprimés. Ce sont les nouveaux derniers de la Terre.

Pourquoi ça vient de la gauche ? Parce qu'en 1920, Lénine organise un grand congrès à Bakou pour parler des minorités. Et c'est pendant ce congrès, Lénine dit que les musulmans, ce sont des gens qui appartiennent à la religion opprimée. Et Kamaradzinoviev dit que la guerre sainte, le djihad, c'est le moyen de combattre l'oppression. Ce sont des gens qui ne connaissent pas exactement de quoi ils parlent, mais c'est un raisonnement qui se construit sur cette dichotomie opprimée-oppresseur, bien évidemment.

C'est simpliste comme raisonnement, mais c'est ce qu'on retrouve toujours dans cette idée de la gauche qui a considéré que les musulmans, ici, sont des victimes de notre propre comportement, que nous sommes coupables de leur malheur, de leur désespoir, de leur non-insertion dans la société, ce qui relève à la fois d'une sorte de narcissisme coupable, parce que regardez, je reconnais mes fautes, et donc je vais tout faire pour que vous soyez bien, mais c'est aussi l'ignorance totale du projet qu'on vous le dit dans votre livre. Les islamistes le comprennent tout de suite. C'est-à-dire qu'ils saisissent les failles de cette idéologie ou de cette manière de penser qui est quand même très défailante et simpliste. Et ils jouent sur la victimisation. La victimisation, c'est un processus qui est.

Florence Bergeaud-Blackler : Un jeu aux jambes de la subversion.

Yana Grinshpun : Bien sûr, bien sûr. Et donc cette gauche-là, elle n'est pas uniquement dans la révolution, mais elle est aussi dans l'autoculpabilisation narcissique. Tout en reconnaissant ses propres, entre guillemets, failles à l'égard

des opprimés, elle est là pour les réparer. Et ensuite s'ajoute la lutte armée, comme dit Arafat, ou la guerre sainte, comme l'a dit Zinoviev. Vous voyez ? Et donc, tout ce cocktail discursif, bien évidemment, et idéologique, prend très bien. Et les gens ne voient absolument pas qu'ils sont manipulés par ces discours.

Florence Bergeaud-Blackler : Et cette idéologie, vous dites, elle est dominante aujourd'hui à l'université ?

Yana Grinshpun : Absolument. Elle est tout à fait dominante à l'université, à tel point... Mais il n'y a pas que ça. Ça va ensemble avec ce que Bezmenov a appelé la déstabilisation. Et cette déstabilisation ne commence pas uniquement avec les islamistes, ils s'en servent.

Florence Bergeaud-Blackler : Alors Yuri Bezmenov, c'est un ancien du KGB, donc réfugié aux Etats-Unis, qui va faire justement tout un livre, toutes les explications, partir un peu en croisade pour essayer de convaincre les américains qu'ils ont été subvertis et qu'ils sont même dans un processus de subversion.

Yana Grinshpun : Oui, tout à fait. Besmenov, étant l'ex-officier du KGB, racontait comment on enseignait aux officiers du KGB, mais pas qu'eux. À l'école aussi, on l'apprenait, nous, par bribes. Comment on peut subvertir la société ?

Florence Bergeaud-Blackler : Alors je fais une petite parenthèse pour les auditeurs. Donc selon Yoris Besmenov, ancien du KGB, la subversion suit quatre étapes. La démoralisation, la déstabilisation, la crise et ensuite la normalisation d'un nouveau régime. Donc la période de démoralisation, ça dure environ une génération, 15 à 20 ans. C'est nécessaire pour inculquer une vision du monde et des valeurs à une génération entière.

Cette période repose sur des méthodes douces, imperceptibles, d'influence, de propagande, d'infiltration dans divers domaines, religion, éducation, pouvoir, organisation sociale, etc. Jusqu'à ce que les conditions soient réunies pour une déstabilisation des institutions qui intervient quand la société est en fait entièrement démoralisée, qui dure alors il estime entre 2 et 5 ans, ce qui va entraîner une crise politique et ensuite un renversement de régime.

Alors où est-ce qu'on en est quand Besmenov arrive aux Etats-Unis pour expliquer cela ? C'est dans les années 80 ou 90, quelque chose comme ça. Est-ce qu'on peut comparer la situation, alors c'est aux Etats-Unis, ici on est en Europe, est-ce qu'on peut comparer cette subversion qu'il décrit, qui était opérée donc par les soviétiques contre la société américaine, avec la subversion qu'on connaît, opérée par les frères musulmans ou par les fréristes dans nos sociétés européennes ?

Yana Grinshpun : Absolument. Alors il faut... J'ajoute juste à votre rappel de ce que disait Besmenov que Besmenov et le KGB se sont inspirés des préceptes de

l'école de Francfort. Et ils ont bien lu Horkheimer, Adorno et Fromm, qui... ont inventé des programmes de dénazification de l'Allemagne. Ça vient de là. Et ça a très bien marché. Ça a marché avec, justement, les étapes que vous avez énumérées ici.

Florence Bergeaud-Blackler : Donc si je comprends bien, la méthode de dénazification a servi d'inspiration pour les soviétiques, pour subvertir une société.

Yana Grinshpun : Tout à fait. Parce que c'est une méthode qui s'est exposée dans l'ouvrage « La personnalité autoritaire » qu'il faut bien lire pour comprendre de quoi il s'agit, ça a été fait pour une bonne cause. Comme toujours, toutes les bonnes causes mènent vraiment aux excès et à l'extrême. Et donc le KGB s'inspire de cette théorie de dénazification pour subvertir la société occidentale. Notamment, je dois préciser que... Et ça, c'est un autre diplomate français qui a bien fréquenté le KGB qui m'a raconté ça. En tout cas, jusqu'aux années 60, dans chaque fac, dans chaque département français, il y avait un agent du KGB. Enfin quelqu'un qui travaillait pour le KGB.

Florence Bergeaud-Blackler : Jusqu'aux années 60. Et pas après.

Yana Grinshpun : Et selon un autre espion russe, Sergei Zhirnov, qu'on peut écouter aussi et lire, qui vient en France aujourd'hui, ça continue jusqu'à aujourd'hui. Parce que Zhirnov lui-même, j'ai fait une petite parenthèse, a été infiltré dans l'ENA. Il travaillait pour le KGB. Et il a réussi à infiltrer l'ENA, donc la grande école française, pour récolter les données. Ensuite, ça a mal tourné, il est resté en France, il a vendu les secrets du KGB. Donc oui, on peut dire que...

Florence Bergeaud-Blackler : Vous nous donnerez toutes les références, je les inscrirai au bas de cette vidéo.

Yana Grinshpun : Tout à fait, tout à fait. Donc jusqu'à maintenant, il y a toujours la présence de ces gens qui travaillent selon la méthode du KGB. Maintenant, je reviens à votre question. Je pense que nous sommes au moment de presque normalisation après avoir passé toutes ces étapes. Et ça n'a pas commencé par les fréristes. Ça a commencé avec les idées de la gauche, ce que nous avons vu, la démoralisation de la société, comment ça marche.

On trouve tous ceux qui ne sont pas contents du système. 68, on peut dire que c'est vraiment la première étape. Les étudiants et les enseignants protestent contre le système. Et donc c'est le moment de la démoralisation et de la déstabilisation de la société. Alors la démoralisation et déstabilisation vont ensemble parce que cette idée consiste à trouver les gens qui ne sont pas contents du système. Par exemple des marginaux, des cas sociaux aussi, ou asociaux.

Et dans le cas de... Les discours de la gauche ont fait en sorte que les musulmans se sont victimisés, donc en fait ce sont des gens qui ne sont pas contents du système. Et c'est très bien d'aller chercher, notamment d'abord dans les banlieues, les gens qui sont perdus, et leur proposer quelque chose d'autre. Pour les universités, ça a été tout ce qui concerne les théories du genre, parce que nous vivons dans la société patriarcale, donc vous avez tout un tas... Ça va ensemble, ce sont deux mouvements parallèles. D'un côté vous avez l'idéologie de la.

Florence Bergeaud-Blackler : Gauche qui s'adresse aux classes dominantes on peut dire, aux couches social élevées qui vont à l'université etc. Et puis il y a un autre discours qui s'adresse plutôt aux banlieues, sinon c'est pas tout à fait les mêmes.

Yana Grinshpun : Ce ne sont pas tout à fait les mêmes, mais donc vous avez quand même cette idée de l'existence des opprimés. Alors regardez, qui sont les opprimés ? Ce sont bien évidemment les femmes, qui sont des grandes victimes du patriarcat qui existe en France. C'est ce qu'on raconte. Ce qui est plus intéressant, c'est pourquoi on y croit. Mais ça, c'est une autre paire de manches.

Et puis, donc vous avez tout le discours de la déconstruction du mythe national, du mythe culturel, etc. Et la création du chaos à la place. ce qui vous permet de déstabiliser les institutions. Parce que quand vous regardez aujourd'hui le fonctionnement des universités, vous y voyez tout un tas de choses qui ne sont absolument pas liées au savoir. Par exemple les théories du genre, l'écoféminisme, la langue zoé-inclusive, et j'en passe.

Florence Bergeaud-Blackler : Donc ça ce sont les théories déconstructionnistes. Juste un point de définition sur le déconstructionnisme, juste une petite parenthèse.

Yana Grinshpun : Alors le déconstructionnisme, ça vient de la philosophie qu'on appelle French Theory, dont le but n'était pas du tout de détruire la société, mais de faire de la critique rationnelle de l'ordre existant.

Florence Bergeaud-Blackler : Et de la façon dont il avait été construit, qui n'était pas inné et depuis toujours. C'était une construction sociale.

Yana Grinshpun : Bien sûr, quand on lit les philosophes comme Lyotard, par exemple, ou même Foucault, qu'on accuse de beaucoup de crimes, il y a de quoi. Quand on parle de la révolution islamique, par exemple, il y a des textes vraiment très intéressants qui portent sur le fonctionnement de l'université, de son organisation. Ce qu'on en a fait, ça c'est autre chose.

Florence Bergeaud-Blackler : C'est parti aux Etats-Unis.

Yana Grinshpun : La French theory qui ne prenait pas ici est partie aux Etats-Unis. Elle est revenue en France.

Florence Bergeaud-Blackler : Elle a été caricaturée, doublement caricaturée, quand elle est partie et après quand elle est revenue.

Yana Grinshpun : Bien sûr, elle a été interprétée à la sauce simpliste de cette dichotomie des opprimés et des oppresseurs. On a trouvé des opprimés. Et parmi les opprimés, vous avez ce qu'on appelle les minorités aujourd'hui. Les femmes, les homosexuels et les musulmans aussi. C'est-à-dire que c'est là où il faut voir la convergence de ces discours. On simplifie beaucoup, mais on n'est pas là pour faire un cours universitaire.

Donc la convergence de ces deux discours a permis de créer, de créer par le discours, et c'est ça qui est intéressant, des minorités opprimées. Les femmes, les musulmans, les homosexuels, les transgenres, je ne sais pas quoi, les non-binaires et ainsi de suite.

Florence Bergeaud-Blackler : Donc même si c'est passé par les Etats-Unis, vous le considérez appartenir quand même à la sphère d'influence de la gauche radicale et donc de l'idée soviétique de subversion ?

Yana Grinshpun : Pour moi, quand on parle de ces idéologies qu'on appelle les idéologies wokistes, on peut peut-être utiliser ce mot pour appeler cette nébuleuse, pour moi c'est une idéologie ou c'est un ensemble de discours idéologiques de provenance soviétique. Je sais que d'autres philosophes comme Jean-François Brandstein parlent du protestantisme, il a bien sûr raison parce qu'il s'agit des États-Unis, mais en fait tous ces discours sont des discours qui sont fondés sur le post-marxisme.

Et donc on y retrouve les mêmes composantes. C'est pour ça que quand je fréquente l'université française, j'ai l'impression d'être à une Union soviétique islamisée. Parce que d'une part, je retrouve les mêmes discours que j'ai toujours connus étant adolescente en Union soviétique. Et d'autre part, il y a une sorte d'injection importante des discours fréristes qui ont bien surfé sur la vague de la victimisation et de l'oppression.

Et c'est ce qu'on peut paraphraser Al-Qaradawi, qui a dit aux Européens, nous gagnerons par vos lois. Je dirais même, en le paraphrasant, nous gagnerons par vos discours. Parce que c'est ce qui arrive aujourd'hui. Ils s'approprient les discours des Occidentaux. Ils habillent tout le discours de conquête islamique avec les mots de droit de l'homme avec les mots de la bienveillance, de.

Florence Bergeaud-Blackler : La tolérance, et même de laïcité ouverte.

Yana Grinshpun : De vivre ensemble, etc. tout en les dirigeant vers leur propre idéologie. Et donc, je vous donne un exemple universitaire, j'ai assisté à une réunion du comité palestinien qui proposait de faire des gâteaux pour les envoyer au Hamas et au Hezbollah pour les soutenir dans leur lutte. Cette réunion était menée par deux filles. Une de ces filles, c'était une Française convertie à l'islam et l'autre était une représentante de ces mouvements vogue.

Alors même au niveau vestimentaire, c'était très intéressant. La fille qui était convertie à l'islam et qui tenait un discours extrêmement construit, elle était voilée, elle était tout couverte. La fille qui présentait le mouvement Vogue, elle n'avait pas de soutien-gorge, c'est un détail quand même important, elle avait les cheveux rouges, verts, violets, etc. Et elle avait un discours extrêmement... avec les éléments de discours racailles, comme on dit.

Florence Bergeaud-Blackler : Il y en avait pour les deux publics en même temps.

Yana Grinshpun : Bien sûr. Et donc, en fait, pour moi, c'était une illustration parfaite de la convergence de ces deux idéologies. Mais il y en avait une qui était manipulée par l'autre.

Florence Bergeaud-Blackler : C'est ça. Donc c'est pas exactement une convergence. C'est l'utilisation, l'instrumentalisation de l'une par l'autre. L'autre qui croit instrumentaliser la première. Mais on sait qu'à la fin, on l'a vu avec la révolution iranienne, ce sont quand même les islamistes qui gagnent.

Yana Grinshpun : Bien sûr, bien sûr. Vous avez tout à fait raison, on parle de la convergence des luttes. C'est la convergence des flûtes, c'est en paraphrase. Ce genre de choses, il n'y a pas de convergence. Il y a l'utilisation des uns qui sont beaucoup plus intelligents, beaucoup plus instruits, beaucoup plus préparés du point de vue idéologique, du point de vue psychique aussi, du point de vue rhétorique, que ces pauvres voquistes. Je ne sais pas comment les appeler, mais parfois vraiment, ils inspirent une compassion. Il n'y a pas de convergence, il y a l'instrumentalisation.

Mais ce qui est intéressant, c'est qu'ils ont compris comment tenir ces deux discours pour s'adresser aux jeunes. Et là, je reviens aux épîtres de Hassan Alban, qui écrit des épîtres, qui s'appellent comme ça, qu'il adresse aux jeunes. Ça se passe évidemment en Égypte, nous sommes au début du XXe siècle, 28-32, c'est à peu près les années où il écrit ses épîtres. Il s'adresse aux jeunes parce que lui-même était instituteur.

Et il voyait, quand il regardait les jeunes, il disait que ce sont eux l'avenir de l'aboutissement de toutes les idéologies. Il commence par ses épîtres aux jeunes. Vous êtes notre espoir, l'espoir de l'islam, l'espoir de la conquête, etc. Et donc, il dit

pourquoi les jeunes ? Parce qu'ils ont de l'enthousiasme, ils ont de la foi et ils ont des possibilités physiques aussi. Et ils ont le futur aussi. Ils n'ont pas de culture, donc il faut leur insuffler la culture.

Et ce qui est intéressant dans ces épîtres que j'ai lus en traduction française, c'est la foi. Il insiste sur la foi, moi je pourrais traduire ça « croyance », et nous sommes à l'université qui est aujourd'hui le milieu où on voit deux ensembles de croyances, les croyances de gauche, qui sont complètement construites par le discours, qui n'ont rien à voir avec la réalité, et d'autres croyances qui sont construites par le discours islamiste, qui eux s'inscrivent dans la réalité, mais qui sont imposées aux jeunes, parce que les jeunes n'ont pas suffisamment de recul et on peut les indoctriner beaucoup plus rapidement.

Juste une chose pour ajouter sur cette ressemblance de la manière de procéder des discours. Quand je lus Hassan Alban, je pensais aux textes de Lénine. Nous avons été obligés, à l'école soviétique, de lire les textes de Lénine. Lénine était le génie de l'indoctrinement. Parce qu'il ne s'agit pas ici de l'enseignement, il s'agit de l'indoctrinement. Lui aussi le disait, il faut commencer par les jeunes. Qu'est-ce que c'est les jeunes ? En fait, il faut commencer par la famille, il faut commencer par les structures sociales, il faut commencer ensuite par tous les domaines de l'activité sociale. Ce que précise aussi la charte du Hamas que je recommande chaleureusement à tout le monde pour voir comment procèdent les fréristes, les islamistes et d'autres les inuits de notre démocratie.

Florence Bergeaud-Blackler : Cette analyse, cette lucidité que vous avez, le regard lucide que vous portez sur l'université, ça vous a quand même amené quelques ennuis. Vous pouvez nous en donner quelques exemples ?

Yana Grinshpun : Bien sûr. Alors, ça a commencé il y a quelques années, quand j'ai commencé en tant que linguiste, critiquer l'apparition de l'écriture inclusive. Au début, c'était une critique technique.

Florence Bergeaud-Blackler : C'est quelles années, à peu près ?

Yana Grinshpun : 2017. Au moment où Trump arrive au pouvoir, quelque chose comme ça...

Florence Bergeaud-Blackler : C'était même.

Yana Grinshpun : Pas lié à cela, parce que nous, nous n'étions pas très préoccupés par Trump, et j'ai procédé comme linguiste technicienne, si vous voulez. Donc tout cela, je l'ai vu d'abord en me disant... c'est les jeux du langage, pourquoi pas. Et puis quand j'ai vu qu'en fait ça relevait d'autres choses, nous avons, avec d'autres collègues linguistes, construit une critique raisonnée et raisonnable de ce phénomène.

Plus tard, il m'est devenu évident que cette écriture inclusive n'est qu'une partie de l'iceberg. C'est-à-dire qu'il s'agit d'autres théories, il s'agit de l'idéologie et non pas du tout uniquement des atteintes portées à la langue. Et donc ça m'a valu les appellations extrême droite, fasciste, nazi, etc. Alors que c'était lié à la critique très technique que les bons linguistes peuvent lire, peut-être pas tout le monde, mais en tout cas je montrais en quoi cette écriture inclusive était une imposture intellectuelle.

Et donc déjà l'ostracisme a commencé par là, mais bon finalement l'ostracisme... Vous êtes linguiste. C'est mon métier, exactement. Alors j'en ai fait que cela, j'ai exercé mon métier. Et alors bien plus tard, quand j'ai pris la parole après le 7 octobre, de manière peut-être visible et publique, parce que j'ai travaillé sur l'idéologie antisémite, c'est une de mes spécialités, alors là ça n'a pas plu du tout à tous les supporters du Hamas, l'université française est remplie de ses supporters qui, le 8.

Florence Bergeaud-Blackler : Octobre... Je peux en témoigner.

Yana Grinshpun : Vous pouvez, bien sûr. Vous le savez très bien. Le 8 octobre, on a vu apparaître des communiqués de toutes sortes de syndicats et même du CNRS qui accusaient Israël de la guerre d'occupation d'Apartheid, etc. après le plus grand pogrom du XXI^e siècle.

Et donc, j'ai commencé à prendre la parole en expliquant tout ce dont on parle ici. Et il y a quelques mois, quelqu'un, enfin un membre de je ne sais pas quelle organisation, peut-être affilié au FPLP, va donc savoir, a écrit une lettre collective où il m'a accusé d'islamophobie et du racisme, de violence, en proposant à tous les collègues de se joindre à une sorte d'action contre moi, les sanctions, par exemple, qu'il a appelé le président de l'université de le faire.

Alors, ce qui est intéressant dans cette lettre de diffamation publique, parce que ça a été envoyé à un nombre de collègues, c'est qu'il a utilisé le terme « islamophobie ». Or, nous qui travaillons sur les mots, nous savons parfaitement d'où vient ce terme. les implications de ce terme. Si c'est utilisé par la gauche radicale qui n'y connaît strictement rien et qui l'utilise comme une sorte de poutantaille pour dire « Regardez, ce sont des extrêmes droites », ça ne fait strictement rien. Parce que c'est un terme... C'est un maître mot pour dire que... Il ne pense pas qu'au moins il est fasciste, nazi, islamophobe, extrême droite. Ça fait partie de ses termes. Ça n'intéresse personne.

Mais nous savons aussi que ce terme est une fabrication des frères, des fréristes. J'en ne saurais pas dire frère musulman en tant que confrérie. Et qu'il a été discuté justement aux réunions de l'OCI, l'organisation de la conférence islamique. où,

dans la charte de cette organisation de la conférence islamique, il est écrit noir sur blanc que quiconque critique l'islam doit subir une punition ou un châtement.

Florence Bergeaud-Blackler : Voilà, ils disent pas exactement quoi.

Yana Grinshpun : Évidemment, mais... Ils disent pas comme ça, mais les textes sont consultables en ligne. Tout ce que je raconte ici est vérifiable. Or, l'OCI a un pouvoir exorbitant au sein de l'ONU. Vous avez beaucoup parlé de l'altruisme de ces groupes dans l'ONU. C'est dans votre livre qu'il faut que tout le monde lise. Et nous le voyons aussi par le maniement du langage.

Donc le terme islamophobie, c'est une arme de l'islam radical. Et quand il est utilisé par un collègue de l'Égypte, ça me fait ni chaud ni froid. Mais quand ce terme est utilisé par quelqu'un qui manifestement fait partie des mouvements pro-palestiniens, dans ce cas-là, ça donne Samuel Paty. Parce que c'est un terme qui dit quelqu'un qui est islamophobe il a fait attente à l'islam, il faut l'éliminer. C'est dit dans toutes les chartes de tous les mouvements qui ne sont même pas terroristes. Donc vous voyez, à l'université française, personne n'a rien dit. Bien au contraire, le président de l'université a bien soutenu ce genre d'initiative ?

Florence Bergeaud-Blackler : Il l'a soutenu indirectement parce qu'il ne le font pas. C'est-à-dire qu'il n'y a pas eu de sanctions, il ne s'est rien passé, il n'y a rien eu. D'ailleurs c'est aujourd'hui comme ça que les problèmes à l'université se résolvent, c'est il n'y a rien, passez votre chemin. on interdit ou en tout cas on ne donne pas l'autorisation à certaines conférences de se tenir sur le frérisme, j'en suis un exemple.

Yana Grinshpun : Vous en savez quelque chose Florence.

Florence Bergeaud-Blackler : Exactement, et donc c'est la facilité, on évacue le problème et on... Dans cette histoire. Et finalement des gens comme vous se retrouvent exclus en fait du monde académique, parce que ça a des répercussions, personne ne veut parler à quelqu'un qui a une mauvaise réputation, parce que ça entache la réputation des autres etc. Bien.

Yana Grinshpun : Avant cela, je n'ai pas eu de prime de recherche parce que mon dossier étant considéré bon, on a considéré qu'il était quand même de l'extrême droite et ça je l'ai su par des collègues qui faisaient partie de la commission. Donc ça c'est un exemple. Ce qui est très intéressant, mais ça ne me touche pas personnellement parce que moi j'ai consacré 20 ans de ma vie à l'institution universitaire, en y croyant presque comme on croit à la religion, mais disons que je vois ce que c'est devenu et je crois que cette institution est en train de mourir. Ça, c'est mon diagnostic.

Ce qui est intéressant dans l'histoire avec l'accusation de l'islamophobie, la personne qui m'a accusée d'islamophobie, on sait très bien à quoi ça mène, n'a eu aucune sanction. Ça m'a été dit par le président. Ce qui est intéressant aussi, c'est qu'il y a beaucoup de collègues qui soutiennent le Hamas. Pendant la réunion du comité Palestine, j'en ai vu qui mettait le drapeau de la Palestine dans l'ensemble de l'université, et qui a accusé Israël de commettre le génocide.

Florence Bergeaud-Blackler : Des enseignants, pas seulement des étudiants.

Yana Grinshpun : Des enseignants, je parle des enseignants. Donc oui, on peut dire que les gens comme nous, nous sommes exclus, mais je pense que ça témoigne de la mort des institutions républicaines. Et donc il faut en créer d'autres.

Florence Bergeaud-Blackler : Oui, peut-être dans le secteur privé ? Est-ce qu'il faut créer des centres de recherche, des réseaux d'enseignants ?

Yana Grinshpun : Non, il faut que, si jamais on veut continuer sur la voie républicaine, il faut que l'État en prenne conscience. Et si l'État n'en prend pas conscience, il faut créer des structures parallèles aux universités publiques aujourd'hui où on assiste à l'indoctrinement et à la baisse du niveau. Et bien évidemment...

Florence Bergeaud-Blackler : Après tout, ça peut les faire réfléchir aussi. On n'est pas obligé de choisir l'un ou l'autre modèle. Mais peut-être qu'il faut que les deux cohabitent pour qu'il y ait une compétition saine, on pourrait dire.

Yana Grinshpun : Bien sûr, mais pour cela, il faut s'en rendre compte et il faut arrêter l'indoctrinement et reprendre l'enseignement.

Florence Bergeaud-Blackler : Alors dernièrement, on va évoquer cette dernière affaire. Donc ça s'est passé avant-hier. Un livre qui est consacré aux dérives du wokisme auquel j'ai participé. Je ne sais pas si c'est votre cas. vient d'être... Enfin, la suspension de sa publication vient d'être entérinée par l'ÉPUF, qui était pourtant demandeuse d'un tel ouvrage. Les pressions, encore, se sont exercées et les presses universitaires de France ont cédé. Où va-t-on ?

Yana Grinshpun : Et vous savez pourquoi ils ont cédé ? Parce qu'en fait, quand vous lisez tous les articles des journaux aujourd'hui, les journalistes qui écrivent les articles dans Libération, par exemple, sur ce sujet, j'ai appris depuis André Tailliev que le journaliste n'a pas lu le livre, mais il a quand même fait l'article. Donc ça, il faut le dire.

Florence Bergeaud-Blackler : Le journaliste Simon Blain, je crois, dans Libération, qui me dit que je suis d'extrême droite, etc. Enfin, voilà, il en donne un petit peu à tout le monde, distribue les BAF.

Yana Grinshpun : À mon avis, il faut pas se mevoir de ces appellations parce que ce sont des mots vides de sens. Pour la censure, oui, je pense que c'est très grave parce que nous allons vers un système autoritaire et non pas... Nous sommes dans une société démocratique, je peux le dire, parce que j'ai connu le totalitarisme. Et nous sommes encore en démocratie.

Mais pourquoi PUF a pris cette décision ? Parce qu'au Collège de France, un professeur très médiatique, Patrick Boucheron, a dit que c'est un livre trumpiste. Alors que M. Boucheron, il ne l'a pas lu. Mais il a émis un jugement. Donc si c'est ça le procédé universitaire, ou si c'est ça...

Florence Bergeaud-Blackler : Et il est influent, c'est ça qu'il faut dire, surtout, sinon...

Yana Grinshpun : Mais donc en fait, il a joué sur son ethos et non pas sur ses savoirs. Il n'y a absolument aucun argument critique pour ne pas publier ce livre. Et même s'il y avait des arguments critiques, je ne comprends pas, je comprends, c'est une manière de dire, le PUF étant affilié à l'institution universitaire qui, elle, dirige vers le régime autoritaire aussi, a cédé de peur d'être jugé par tous ses confrères qui peuplent les facs de France et de Navarre. Donc c'est un acte de lâcheté incompréhensible. Compréhensible, bien sûr.

Florence Bergeaud-Blackler : Mais qui fait partie de l'arsenal subversif.

Yana Grinshpun : Vous voyez, ce qui est intéressant ici, c'est l'éthos du professeur qui a joué sur ça. Personne n'a parlé de ce livre. C'est lui qui l'a évoqué. Et donc son influence et sa notoriété dans ces milieux universitaires a fait que PUF, étant affilié aux universités, recule. Donc nous y sommes, l'Union soviétique. Et là, bel et bien là.

Florence Bergeaud-Blackler : Donc la subversion c'est aussi la censure et même pire encore l'auto-censure, puisque là on voit se multiplier les cas d'auto-censure. C'est-à-dire que personne n'est menacé directement, mais par prévention on préfère laisser de côté, laisser glisser. Or on a besoin de controverses scientifiques, la science c'est d'abord des controverses, où on se dispute, où on s'oppose des arguments, mais selon les règles. Aujourd'hui, il semble que dans certains secteurs, et en particulier dans les sciences sociales et les sciences humaines, ça soit de moins en moins possible.

Yana Grinshpun : Ce sont des milieux où l'idéologie règne en maître. Le fait d'avoir annulé vos conférences, l'Université de Lille a annulé votre conférence, montre que les universités ne sont plus les lieux du savoir ni du débat. C'est un mythe.

Florence Bergeaud-Blackler : D'accord, donc il va falloir se reprendre entre chercheurs et s'aider et peut-être créer effectivement d'autres structures en parallèle, pas qui les remplace, mais en parallèle.

Yana Grinshpun : En tout cas, il faut que nous soyons entendus sur la scène publique.

Florence Bergeaud-Blackler : Merci beaucoup Yana.

Yana Grinshpun : Merci à vous.